MERIDIAN CRITIC Nr.1 (Volume 22) 2014

Aux frontières de L'Europe en guerre : L'« âme des Balkans » à travers des romans de Roger Vercel : *Notre père Trajan* (1930), *Capitaine Conan* (1934) et *Lena* (1936)

Alain VUILLEMIN
Professeur Émérite des Universités Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'Université Paris-Est

---

Abstract: The "soul of the Balkans" seems to have exercised a deep impression on Roger Vercel, one of the few French authors who has devoted three novels, *Notre Père Trajan* in 1930, *Capitaine Conan* in 1934 and *Léna* in 1936, to the "war of the East", led in the Balkans between 1915 and 1919 by the "French Orient Army", an expeditionary force that had landed in Greece in October 1915. Enlisted in 1914 and promoted an officer in 1917, Roger Vercel is assigned to this army from September 1918 to May 1919. Hereby**,** he discovers countries that he has not known before: Macedonia, Bulgaria, Serbia, Romania, Ukraine, and Bessarabia. He is much disoriented as he discovers here the mystery of the inimitable nature of what he calls in *Léna* the "Slavic soul" or the "soul of the Balkans" and in *Notre Père Trajan* and *Capitaine Conan* the "Balkan soul". However, he maintains a certain distance, sometimes very ironic, in respect to what he reports. How did he represent this "Balkan soul", so special, what would have been the distinctiveness of these regions, of these peoples' attitudes and contradictions?
Keywords: Volksgeist/soul, soul of the Balkans, War of the East, French Orient Army.

L'« âme des Balkans », ce « je ne sais quoi » si énigmatique et si insaisissable, ce principe immatériel qui serait constitutif de l'altérité et de l'identité irréductible, spécifique, des peuples et des nations de la péninsule balkanique semble avoir exercé une très vive impression sur Roger Vercel [1]. Cet écrivain est l'un des très rares auteurs français du début du XX° siècle, d'une certaine notoriété, qui ait consacré trois romans, *Notre Père Trajan* en 1930, *Capitaine Conan* en 1934 et *Léna* en 1936, à la « guerre

[1] Roger Vercel (1894-1954), écrivain et professeur de lettres, lauréat du prix Goncourt en 1934 avec son roman, *Capitaine Conan.*

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

d'Orient », une série d'opérations militaires menées entre 1915 et 1919 sur plusieurs fronts, pendant le premier conflit mondial, aux frontières de l'Europe en guerre, par l'« Armée Française d'Orient », un corps expéditionnaire débarqué à Salonique [2], en Grèce, en octobre 1915. Engagé volontaire dès le début de la première guerre, alors qu'il avait été réformé en 1912, Roger Vercel a participé à la bataille de l'Yser en octobre 1914 puis, en 1915, aux batailles de Champagne, de la Somme et de l'Argonne. Il est alors blessé, gazé. Après sa convalescence, il est envoyé en 1916 à l'école militaire de Saint-Cyr dont il sort aspirant. Promu officier, il est affecté à l'Armée Française d'Orient du mois de septembre 1918 au mois de mai 1919. À cette occasion, il découvre des pays qu'il ne connaissait pas, situés aux frontières de l'Europe du sud-est, ceux des Balkans méridionaux et orientaux : la Macédoine, la Bulgarie, la Serbie, la Roumanie, la Bessarabie et l'Ukraine. Il semble avoir été très dépaysé. Il paraît aussi avoir été confronté à un mystère, celui de l'« âme » de ces peuples, ce qu'il appelle dans *Léna* l'« âme slave » ou, encore, les « âmes balkaniques » dans *Notre Père Trajan* et dans *Capitaine Conan.* Cette notion d'« âme » ou d'« esprit » des peuples, ou encor de « génie national », est ancienne. L'expression traduit en français une notion allemande et un concept philosophique, celui de « Volksgeist », d'« esprit national », littéralement, proposé en 1774 par Johann von Herder, un poète, un théologien et un philosophe allemand, dans *Eine Philosophie der Geschichte (Une autre philosophie de l'histoire).* Ces expressions ont été introduites en France par le poète polonais Adam Mickiewicz lors des cours qu'il a professés au collège de France, à Paris, entre 1840 et 1844, puis reprises par de nombreux intellectuels français, dont l'historien Jules Michelet dans ses *Légendes démocratiques du Nord,* en 1854, où déjà les mystères énigmatiques de l'« âme slave » étaient évoqués. Le terme a été réutilisé en 1886 par le vicomte Eugène-Melchior de Vogué, à propos du caractère insondable de l'« âme slave » et de l'« âme russe » en son livre, *Le Roman russe.* À la veille de la première guerre mondiale, cette expression d'« âme » des peuples rassemblait tous les préjugés et tous les stéréotypes qui étaient alors associés aux peuples étrangers. En les trois récits de Roger Vercel, la guerre d'Orient n'est guère qu'une toile de fond qui prédétermine toutefois les rencontres et les événements qui se produisent entre les personnages. *Notre Père Trajan* et *Léna* racontent ainsi deux histoires d'amour qui finissent l'une et l'autre d'une manière tragique, l'une en Roumanie et la seconde en Bulgarie. Dans *Notre Père Trajan,* le récit se clôt sur la mort du lieutenant Jean Garnier, qui se laisse tuer au combat devant Bender [3], en Bessarabie, contre des soldats bolcheviques, en avril 1919, après avoir été désespéré par la trahison d'un très belle roumaine, la comtesse Magdalina Coresi, dont il était devenu passionnément amoureux en Roumanie, à Bucarest, lors de

[2] L'« Armée Française d'Orient » : nom donnée aux unités de l'armée de terre française qui ont combattu sur le front d'Orient entre 1915 et 1918. Ces unités ont été réorganisées en 1919 en trois groupements sous les noms d'« Armée de Hongrie », d'« Armée du Danube » et de « Corps d'Occupation de Constantinople ».
[3] Bender (le « port » en turc), ou Bendery (translittération de ce nom en russe) ou encore Tighina, est une ville de la République de Moldavie située en Bessarabie, en Transnistrie, sur la rive droite du Dniester. En mai 1919, les troupes bolcheviques russes ont fait sauter le pont de Bender pour empêcher les troupes roumaines et françaises de pénétrer en Ukraine.

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

l'arrivée en cette ville de l'armée française. Dans *Léna*, le lieutenant de Queslain se laisse tuer en duel, dans les jardins du Casino de Sofia, en Bulgarie, après avoir raconté au narrateur, le sous-lieutenant Hervé, en quelles circonstances il avait été amené à tuer une femme médecin bulgare, Léna Apostolova, qui l'avait soigné avec beaucoup de dévouement alors qu'il avait été blessé et capturé par des soldats bulgares sur le front de Macédoine le 30 août 1918. *Capitaine Conan* raconte trois histoires distinctes, celle du narrateur, le lieutenant Norbert, nommé commissaire-rapporteur auprès du conseil de guerre des troupes en garnison à Bucarest ; celle du groupe-franc du capitaine Conan, un véritable « guerrier », sur le front de Macédoine puis sur celui de Bessarabie, à Bender également, et, en contrepoint, celle du soldat Erlane, accusé au contraire de lâcheté et de désertion face à l'ennemi, le 26 février 1918, en Macédoine. Sur cette trame historique très générale, l'auteur prend grand soin de caractériser ce qui distinguerait les mentalités et les cultures entre les peuples des Balkans, une région située au sud-est de l'Europe qui était encore très mal connue des Français à cette époque. En cette perspective, les rapprochements opérés entre les trois romans révèlent qu'ils ne constituent peut-être qu'un seul, une sorte de chronique de la guerre en Orient de septembre 1918 à mai 1919, au temps de la drôle de paix qui a succédé en ces régions, aux frontières orientales de l'Europe, aux armistices du 29 septembre 1918 avec la Bulgarie et du 11 novembre 1918 avec l'Allemagne. Ce faisant, l'écrivain reste intrigué par ce qu'il découvre et ce qu'il nomme d'une façon un peu indifférenciée l'« âme des Balkans », l'« âme slave » ou l'« âme balkanique ». Il conserve néanmoins une certaine distance, parfois très ironique, à l'égard de ce qu'il rapporte et de ce qu'il décrit. Ses sentiments sont très ambigus et ambivalents. Il est curieux. Il est attiré. Il reste défiant. Il est parfois choqué. Comment a-t-il tenté de représenter cette « âme des Balkans », si différente et si dissemblable d'un pays à un autre, qui aurait été pourtant caractéristique des régions qu'il a traversées, des mentalités qu'il a découvertes et des reflets contradictoires qu'il en propose ?

I. Des pays éloignés

Cette « âme » des Balkans, ce serait celle qui animerait des pays très lointains, situés aux frontières d'un empire ottoman qui avait été vaincu le 30 octobre 1918 et d'un ancien empire russe tsariste en proie à une sanglante révolution depuis la Révolution d'octobre 1917. Les événements qui sont rapportés dans *Notre Père Trajan*, *Capitaine Conan* et *Léna* se déroulent ainsi aux confins de l'Europe occidentale, en des contrées lointaines, à un instant où commence ce qui deviendra l'affrontement majeur, en Europe, au XX° siècle, entre l'Est et l'Ouest. Ils commencent à l'été 1918 dans *Léna* et en octobre 1918 dans *Notre Père Trajan* et dans *Capitaine Conan*, au moment où l'armée française s'apprête à traverser le Danube à Sistovo (vers le 09 novembre 1918 *Notre Père Trajan* et le 22 novembre dans *Capitaine Conan*) pour pénétrer en Roumanie. Ils s'achèvent le 15 mai 1919, à Sofia, en Bulgarie, dans *Léna,* et aux environs du 27 mai 1919, à Bender, en Bessarabie, dans *Notre Père Trajan* et dans *Capitaine Conan.* Ce dernier roman comporte un bref épilogue en France, après la guerre, vers 1921 ou 1922, quand

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

le narrateur, lieutenant Norbert, rendu à la vie civile, retrouve d'une façon fortuite l'ancien capitaine Conan, attablé dans un café, en un petit bourg de Bretagne. Lui aussi est redevenu un civil, grossi, vieilli, « effrayant de ventre » [Vercel : 1934, p. 217], devenu alcoolique et n'en finissant pas « de crever » [Vercel : 1934, p. 217]. La chronologie suit les avancées des troupes françaises. Que les actions aient lieu en Roumanie ou en Bessarabie, en Bulgarie ou en Russie, en Ukraine ou en Macédoine, elles suivent partout, en ces pays, les itinéraires de l'armée d'Orient, à travers des paysages très différents, habités par une « âme » très particulière.

Que ce soit dans *Notre Père Trajan* ou dans *Capitaine Conan*, les récits commencent chaque fois sur les bords du Danube, en hiver, près de Sistovo. À la première page de *Capitaine Conan*, on se trouve le 22 novembre 1918, à la veille de traverser le fleuve. L'hiver est très rigoureux. Le lieutenant Norbert tente de lire un livre sous une tente, en une forêt marécageuse, sous la neige. Dans *Notre Père Trajan*, on assiste à l'embarquement des compagnies et de leurs trains de combat sur des péniches, tirées par un remorqueur, à Sistovo, peut-être vers le 09 novembre 1918. Les marches forcées antérieures, depuis la prise du mont Sokol, à proximité de Dobropolié en Macédoine, le 15 septembre 1918, sont rappelées. C'était « l'interminable route serbe Prilep-Vélès-Vardar […], le long du Vardar, dans la glu des marais […], le long des voies ferrées de Macédoine […]. Puis, la montagne […], les Balkans […], la plaine bulgare » [Vercel : 1930, p. 11-12], en un lent piétinement. C'est aussi, dans *Léna*, rapporté par le lieutenant de Queslain, capturé par l'armée bulgare, la relation du voyage de son convoi de blessés, en de petits chariots, des *obozi* [4], escortés par des partisans macédoniens, des *comitadjis*, à travers des ravins, par des gorges étroites, dans les Balkans, vers Kaminovo, vers l'est, puis le récit de son évasion, à pied, toujours dans la montagne, mais vers l'ouest, vers l'Albanie. Ce sont également des trajets qui sont effectués en train, entre Bucarest et Sofia ou entre Odessa et Bucarest, en plusieurs jours et à une très petite vitesse dans *Capitaine Conan* comme dans *Notre Père Trajan*. Ils sont aussi complétés, dans les trois romans, par la précision des déplacements qui sont effectués à Bucarest ou à Sofia, ou même à Bender, en Bessarabie. Le terme ultime de ces déplacements, c'est l'Ukraine, à Odessa, dans *Léna*, en avril 1919. Ces indications ont une fonction : reprendre les ordres de marche de l'armée d'Orient, donner une plus grande vraisemblance historique au récit et, surtout, contribuer à dépayser le lecteur, à l'inviter à découvrir en ces régions des pays qui étaient alors très peu connus, et habités par une « âme » différente.

Le dépaysement tend à se produire en des lieux privilégiés, la plaine bulgare ou la toundra roumaine, ou, encore, les marais du Dniester, bordés de roseaux. Ce sont des paysages contrastés, des montagnes abruptes et des vallées étroites avec des cols élevés, en Macédoine et en Bulgarie, des plaines et des coteaux en Roumanie, avec des villages entourés de carrés d'arbres. C'est aussi le froid, le gel, la neige en l'hiver. C'est la pluie, des pluies continues, insistantes, au printemps. Ce sont des étendues inusitées, parcourues par « le *crivets*, le vent national » [Vercel : 1930, p. 24] roumain, très froid et

[4] « Obozi » : petit chariot bulgare, bas de roues, attelé de poneys.

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

violent. C'est le « désert gris de l'Ukraine » [Vercel : 1934, p. 193], à travers la steppe, autour d'Odessa. C'est une autre « plaine illimitée, au bord de ce fleuve désert » [Vercel : 1934, p. 193], le Dniester, sous une chaleur accablante, avec des pistes boueuses, des marécages, où l'« espace indéfini décourage » [Vercel : 1934, p. 195], dans *Capitaine Conan*. Dans *Notre Père Trajan* dont l'action s'achève également à Bender, la description devient plus précise. Des « pistes de terre noire coulaient, larges, entre les berges de maisons basses […] Dix régiments y passeraient à l'aise, en colonne par quatre » [Vercel : 1930, p. 213], relève le narrateur. La ville n'est guère qu'une bourgade, avec des « masures coiffées de zinc […], le Palais de Justice, […], une église à demi-fondue […], les monuments » [Vercel : 1930, p. 213-214] ! Les soldats français, déconcertés, se demandent ce qu'ils font là, sept mois après l'armistice, en ces terres qui leurs sont étrangères et qu'aucune âme ne semble habiter.

L'« âme des Balkans », l'« âme » des peuples de ces contrées, s'incarne en leurs habitants. Mais les expériences vécues sont contradictoires. Dans *Notre Père Trajan*, le lieutenant Garnier et le sous-lieutenant Nordier daubent volontiers, à Bender, sur les contradictions apparentes de « l'âme slave » [Vercel : 1930, p. 221] en disant tout le mal qu'ils peuvent des femmes russes. L'« âme bulgare » ou plutôt « macédonienne », en la personne de Léna Apostolova, reste un mystère irréductible pour le lieutenant de Queslain dans *Léna* jusqu'à ce que cette jeune femme lui révèle son terrible secret, et les motifs de sa haine farouche à l'égard des Serbes. L'« âme roumaine » est différente. Dans *Notre Père Trajan*, la découverte des premiers villages de la plaine valaque après la traversée du Danube, est une source de grande émotion. Des « coteaux […], subitement, se couronnent de clameurs et de paysans dorés, garance, havane […]. Des femmes, bras levés, courent et appellent ; des gosses et des cailloux rebondissent le long des pentes » [Vercel : 1930, p. 18-19]. Ces femmes, vêtues de robes et de corsages brodés, avec de grandes ceintures rouges, « lancent sur les soldats, dans une langue sonore, toute retentissante d'a (sic), des touffes de bénédictions […]. Une vieille tend une galette jaune, large et ronde, la *mamaliga* » [Vercel : 1930, p. 19]. En un bois, à un tournant, près du premier village qu'il a rencontré, le lieutenant Jean Garnier découvre « à droite, à gauche, jusqu'aux confins du ciel pâle, la plaine qui s'étendait sans un pli […]. Déjà, cette plaine l'absorbait. Ainsi boit les âmes l'Infini de Dieu, épandu au bout de la vie » [Vercel : 1930, p. 19]. Une jeune fille passe, une amphore sur l'épaule, et lui sourit. Une *caroutza*, une charrette chargée de paille, vient, lente, derrière deux bœufs blancs. Près d'eux, un paysan au visage buriné, bosselé, creusé par d'épuisantes cornées. Son « âme ne s'offrait point à tout venant […] ; elle se cachait, au contraire, dans des trous profonds de chair et d'os » [Vercel : 1930, p. 29]. Mais cette image magnifique est immédiatement déconsidérée par le narrateur. Ce Français ne perçoit pas la cruauté d'une nature ingrate, la rigueur extrême des hivers, la souffrance de ces paysans. Il ne sait pas à « quels esclavages » [Vercel : 1930, p. 30] ils ont dû subir à pour survivre. Cette « âme des Balkans », en cet instant, dans *Notre Père Trajan*, n'est qu'un bref moment d'illusion en ce pays si différent.

En écrivant *Notre Père Trajan*, *Capitaine Conan* puis *Léna*, Roger Vercel est revenu à trois reprises entre 1930 et 1936 sur les pays éloignés qu'il avait traversés à

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

pied, à cheval ou en train, en 1918-1919, pendant sa brève affectation auprès de l'armée d'Orient. Il redécouvre par la mémoire et aussi par des lectures intermédiaires les itinéraires qu'il avait suivis, les paysages qu'il avait traversés, les gens qu'il avait rencontrés. Il en retrouve, parfois, les prestiges et les illusions magnifiques. Il en décèle surtout les différences.

II. Des gens différents

Dans les Balkans, par rapport à la France et à la Bretagne, la province natale de Roger Vercel, tout est différent : la géographie, le climat, la lumière, les gens. Chaque peuple, des Bulgares, des Macédoniens, des Russes, des Ukrainiens, des Moldaves aux Roumains, possède sa personnalité propre. En traversant ces régions, les narrateurs de Roger Vercel, ses prête-noms, le lieutenant Ronval dans *Notre Père Trajan*, le lieutenant Norbert dans *Capitaine Conan*, le sous-lieutenant Hervé dans *Léna*, entrevoient des us différents, des populations distinctes, des milieux sociaux variés et des traditions populaires très exotiques.

Les gens, les populations rencontrées, sont toutes étrangères pour cette armée française qui remonte vers le Nord, vers le Danube, puis vers le Dniester et la Russie. Dans *Notre Père Trajan*, en Macédoine et en Bulgarie, dans les Balkans proprement dits, les paysans et les montagnards habitent en des masures. Ils circulent aussi en des chariots « fermés, comme les visages » [Vercel : 1930, p. 12]. Les Macédoniens et les Bulgares ne dissimulent pas leur hostilité, les Ukrainiens et les Russes non plus. En Roumanie, dans les villages, l'accueil est plus ouvert en revanche. Il l'est aussi, à Bucarest, en un premier temps. Que ce soit dans *Notre Père Trajan* ou dans *Capitaine Conan*, les relations se dégradent très rapidement avec les Roumains. Les soldats français ont tendance, dans les rues et dans les cafés, à se conduire comme en un pays conquis. Dans *Capitaine Conan*, le lieutenant Norbert est de « service de place » [Vercel : 1934, p. 36], dès le soir du défilé de la victoire, sur la Calea Victoriei (l'Avenue de la Victoire), au centre de Bucarest, le 01 décembre 1918. À ce titre, il est chargé de patrouiller avec quatre soldats dans les rues pour veiller au respect de la discipline. « Cinq régiments qu'on lâche dans une ville et, pour la première fois depuis quatre ans, il faut prévoir une vaste bordée ! […] Ils vont vraiment se sentir vainqueurs : ça s'arrose !... Ajoutez à cela le trouble anonymat de l'uniforme et de la langue : on se gêne beaucoup moins chez des gens qui ne vous comprennent pas et qu'on ne comprend pas… » [Vercel : 1934, p. 36], commente l'un des cuisiniers du mess des officiers qui sert un café au narrateur, le lieutenant Norbert, avant le départ de la patrouille, ce soir-là. Les soldats français découvrent la *tzuica* [Vercel : 1934, p. 40] (*ţuică*), l'alcool de prune roumain. Ils se bagarrent aussi. Ils oublient de payer. En raison de ses fonctions auprès de la Prévôté militaire, le lieutenant Norbert ne cessera d'entendre tout au long de son séjour à Bucarest des paysans éplorés, bernés, volés, molestés. Le ressentiment est réciproque. Des hommes de troupe aux officiers, les « autres », les gens rencontrés à chacune des étapes de l'armée d'Orient, restent des « étrangers » absolus. Les regards des narrateurs de Roger Vercel sont peut-être plus nuancés dans chacun des trois

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

romans mais « l'âme des Balkans » échappe complètement à la perception et à l'entendement de la plupart de ces soldats français exilés.

Les officiers traversent des milieux sociaux très variés. Dans *Notre Père Trajan*, le lieutenant Garnier noue une intrigue avec une comtesse roumaine, Magdalina Coresi [5], extrêmement séduisante, dont « rien dans l'accent ne révélait l'étrangère, si ce n'est peut-être une articulation trop parfaite » [Vercel : 1930, p. 71]. Est-ce qui l'attirera ? Il s'éprendra d'elle. Il lui rendra souvent visite. Elle lui fera découvrir la vie mondaine bucarestoise, les principaux monuments de la ville, la *hora* [6], la danse traditionnelle en cercle, les rues bourgeoises de la capitale mais aussi ses ruelles et ses venelles mal famées, les quais de la Dimbovîtsa, la rivière qui traverse Bucarest, et les cimetières, ainsi que les rites liturgiques de la religion orthodoxe, « schismatique » [Vercel : 1930, p. 97], et aussi la littérature et la poésie roumaines. Pour lui, c'est « une révélation ! Vous m'avez fait retrouver l'Orient » [Vercel : 1930, p. 104], s'exclame-t-il ! Il en découvre les splendeurs en un premier temps. Il en entreverra les replis retors trop tard, lorsqu'il découvrira la trahison de la belle comtesse. L'intrigue relie les événements, dans *Notre Père Trajan*. Elle est aussi un prétexte pour pénétrer en partie la société roumaine, les milieux mondains et aristocratiques, et, aussi, pour entrevoir la vie des petites gens, depuis les cochers, les *scoptzy*, jusqu'aux commerçants, aux boutiquiers, et aussi, ce qu'on appelle en roumain, « la *mahala* [7] […], la misère […], la couleur » [Vercel : 1930, p. 100] locale. Le même procédé est repris dans *Léna* à propos des Bulgares. Le lieutenant de Queslain a été fait prisonnier, le 30 août 1918, lors d'une attaque de son avant-poste, la côte 1203, près du mont Sokol sur le front de Macédoine. Il est soigné par une femme médecin bulgare, Léna Apostolova. Il en deviendra follement amoureux. Elle lui racontera l'histoire de sa vie, et la tragédie des Balkans en feu, ravagés par la guerre à partir de 1912, ainsi que les exactions et les atrocités commises par les Turcs, puis par les Serbes, contre les Macédoniens. En un geste de folie, lors de l'assaut du village de Mékrib par des partisans irréguliers albanais et des soldats serbes, le 30 septembre 1918, il violentera et il tuera Léna. Que ce soit dans *Notre Père Trajan*, ou dans *Léna*, l'Orient et l'Occident ne réussissent pas à se rencontrer. En ces deux récits, comme dans *Capitaine Conan*, « l'âme des Balkans » reste un mystère irréductible, une énigme que les narrateurs de Roger Vercel ne comprennent pas bien.

La description des traditions populaires est un autre détour qui est utilisé par l'écrivain pour tenter de restituer ce qu'il a cru percevoir ou retenir de cette « âme » si différente, roumaine surtout. De *Notre Père Trajan* à *Capitaine Conan*, il relève mille petits

[5] Le personnage de Magdalina Coresi semble transposer des traits d'Elena Creţulescu (1857-1930), une figure importante de la société aristocratique bucarestoise, épouse du médecin et homme politique roumain, Nicolae Creţulescu ou Nicolae Kretzulescu (1812-1900), deux fois Premier ministre en 1862-1863 et 1865-1866 sous le règne du prince Alexandre Ion Cuza, souverain des Principautés unies de Moldavie et de Valachie, puis, en 1867, à nouveau Premier ministre du prince Carol Ier de Hohenzollern-Sigmarigen, élu prince souverain de ces Principautés unies.

[6] « Hora » : danse traditionnelle en cercle, pratiquée lors des mariages et des grandes fêtes.

[7] « Mahala » : taudis.

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

détails, sans jamais s'y attarder, qui contribuent à dépayser le lecteur et à lui faire entrevoir un autre monde. Ce sont dans les villages roumains, dans *Notre Père Trajan*, « ces logis qui ont des toits d'or en maïs, des festons de bronze en tabac séché […] ; ces maisons où s'épanouissent, cloués au mur, de grands papillons de toile, tissés d'écarlate et de safran ; où s'inclinent des couchettes de bois, couvertes d'admirables et grossier tapis » [Vercel : 1930, p. 20]. Ce sont aussi des *sopas*, de hauts poêles en maçonnerie inconnus en France. Mais ce sont aussi ces intérieurs misérables, en des chambres ou en des appartements, à Bucarest, là où ses fonctions de commissaire-rapporteur amènent le lieutenant Norbert, au cours de ses enquêtes, flanqué d'un inspecteur de police roumain. C'est également, dans *Notre Père Trajan*, la splendide demeure située dans la rue Stirbey Voda [8], à Bucarest, où la comtesse Magdalina Coresi réside, avec ses mosaïques, sa « marqueterie bigarrée, l'éclat des ors, la diaprure chaude des émaux » [Vercel : 1930, p. 69]. Cet hôtel particulier est une « splendide vision d'art roumain » [Vercel : 1930, p. 75] et, aux yeux éblouis du lieutenant Garnier, la beauté de Magdalina Coresi représente parfaitement la Roumanie. À l'inverse, lors de leurs promenades dans cette même ville de Bucarest, Magdalina Coresi et Jean Garnier en admirent – non sans ambiguïté – « le rutilement des guenilles sous le pur soleil d'hiver […], les bas quartiers […], les rues marchandes » [Vercel : 1930, p. 100-101], les maisons difformes, les échoppes, les étals, les marchés. Pour le lieutenant Garnier, c'est en cette vie grouillante, en ces lieux, en ces rues comme en ces intérieurs, que se dissimulerait et que se révélerait l'« âme de l'Orient », à défaut de celle des Balkans.

En *Notre Père Trajan, Capitaine Conan*, *Léna*, l'« âme des Balkans » s'avère être ainsi un principe mystérieux, un souffle, un « je ne sais quoi » d'impalpable, d'indéfinissable et, pourtant, de sensible, de manifeste. Cette « âme » serait caractéristique des gens et des populations rencontrées, des milieux sociaux traversés et des us et coutumes de toutes natures que ces trois romans décrivent. L'Orient, ses prestiges ou ses illusions, s'y révéleraient.

III. Des reflets contradictoires

Ces reflets entre l'Orient et l'Occident sont asymétriques. Des détails, des anecdotes significatives, des réflexions incidentes, faites en apparence sur un ton très détaché, le révèlent. Les opinions reçues sont brusquement renversées. En ces contrées, les peuples alliés sont incertains, les nations ennemies sont fières et, quels que soient les pays traversés, les populations sont partout des victimes impuissantes de la guerre et de la violence.

Les alliés sont très incertains. Les Français le sont peut-être tout autant. L'attaque vient d'un officier roumain, le capitaine Vladoianu, dans *Notre Père Trajan*, dans le salon de la comtesse Magdalina Coresi, quand le lieutenant Jean Garnier fait sa

[8] La description de la maison de la comtesse Magdalina Coresi semble correspondre , très probablement, au palais Creţulescu (*Palatul Creţulescu* ou *Palatul Kretzulescu*), situé au 39 de la rue Stirbey Voda, près du jardin Cişmigiu à Bucarest. Ce palais a été construit au début du XX° siècle, entre 1902 et 1906, par l'architecte Petre Antonescu (1873-1965), à l'initiative d'Elena Creţulescu et pour le compte de Nicolae Creţulescu.

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

connaissance, une huitaine de jours après le fameux défilé de la victoire, le 01 décembre 1918. En août 1915, explique alors l'officier français, dans les tranchées de Champagne, un vaguemestre était apparu, un matin, « les mains pleines d'alliés nouveaux » [Vercel : 1930, p. 79]. C'étaient l'Italie en mai 1915, puis la Serbie en juin 1915. La Roumanie n'entrera dans le conflit qu'en août 1916. Mais c'est un procès très acerbe qui est instruit par le capitaine Vladoianu : ces « alliés, sans reproches, nous ont un peu laissé choir, comme disent, je crois, vos hommes […] – Pourquoi n'avez-vous rien fait sur le front français, pendant la campagne de Transylvanie ? […] – De fait, les Allemands ont pu concentrer sur nous toutes leurs forces. Ce fut un véritable holocauste, savez-vous ? » [Vercel : 1930, p. 77-78]. Le lieutenant Garnier ne sait trop quoi répondre. Dans *Capitaine Conan*, dans Bucarest, la fraternisation entre les deux armées, française et roumaine, ne dure pas non plus. Maintes descriptions dont, notamment, les débordements du corps franc du capitaine Conan, donnent au contraire le sentiment que, dès le soir du défilé de la victoire, le 01 décembre 1918, les soldats français se sont plutôt conduits comme en un pays conquis. Cette hostilité réciproque caractérise aussi les relations entre les Serbes et les Français. *Léna* s'ouvre sur un rapport, rédigé à Sofia, en Bulgarie, le 15 mai 1919, par le sous-lieutenant Hervé sur la mort du lieutenant de Queslain, tué le matin même, à l'aube, en duel, par un officier serbe, le capitaine Zarkitch. Derrière ces remarques, ces discussions et ces anecdotes, une idée se profile : en cette guerre, à ce temps, aucune puissance alliée n'était sûre et les unes n'étaient guère que des reflets négatifs des autres, et réciproquement.

L'« âme slave », macédonienne, bulgare, ukrainienne ou russe, serait-elle plus farouche ? Dans *Léna*, l'héroïne éponyme, Léna Apostolova, incarne la flamme de la résistance macédonienne aux Ottomans, aux Albanais, aux Serbes. À une question qui lui est posée par le lieutenant de Queslain, elle répond : « L'avenir ? Ici, en Macédoine, il est écrasé sous notre passé » [Vercel : 1936, p. 167] et elle commence à lui rapporter les « faits divers sinistres qui avaient été son enfance » [Vercel : 1936, p. 167]. Née macédonienne en un village, dans la montagne, « où les Turcs pillaient, mutilaient, violaient » [Vercel : 1936, p. 167] en toute impunité, elle s'était accoutumée dès l'âge de cinq ans à l'idée de mourir torturée. En 1903, elle participe au soulèvement de l'ORIM, l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne contre les Turcs. Elle n'a que dix ans. Elle porte des cartouches aux insurgés dans la montagne. Un soir, avec son frère, elle est témoin du supplice atroce dans lequel son père et sa mère périrent, du fait des Turcs. En 1912, elle participe au siège d'Andrinople (Edirne aujourd'hui, en Turquie) par l'armée bulgare. En 1913, quand la Serbie annexe la Macédoine, elle retourne dans la montagne et à « une vie traquée, dans les caves, les bois, les cavernes » [Vercel : 1936, p. 171]. En 1918, à Mékrib, près de la frontière albanaise, elle continue à combattre Serbes et Albanais. Léna est une « terroriste bulgare » [Vercel : 1936, p. 268] indomptable. La bravoure des soldats bulgares est reconnue, également, aussi bien dans *Capitaine Conan* que dans *Léna*. Ils ont été des adversaires farouches. Ils ont été aussi braves que les Français. Un nouveau jeu de reflets, inversés et symétriques, apparaît en filigrane en ces deux derniers romans de Roger Vercel.

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

La guerre, c'est la violence. Amies ou ennemies, alliées ou hostiles, les populations civiles en sont les victimes. Les civils sont bousculés ou molestés. En Bulgarie, les paysans bulgares sont trompés sans scrupule par des soldats qui leur remettent de faux bons de réquisition. À Bucarest, en Roumanie, ou à Bender, en Bessarabie, les passantes, les filles, les tenanciers des bouges, sont volontiers brusqués, malmenés, parfois frappés. Dans *Capitaine Conan*, l'attaque du Palais des Glaces, une boîte de nuit sur le boulevard de la reine Elisabeth, à Bucarest, par des inconnus, en est un exemple. Une malheureuse, la caissière, assommée à coups de siphon, sera trépanée. Un autre, battue, piétinée, mourra d'une péritonite. Menée par le lieutenant Norbert, l'enquête révèle que les coupables sont des hommes du corps franc du capitaine Conan. Ils seront condamnés. À la fin du récit, ils sont réhabilités. À Odessa, dans *Léna*, on est témoin de scènes de panique parmi les civils ukrainiens ou russes blancs qui tentent d'embarquer sur des paquebots venus les évacuer. Dans *Léna*, le lieutenant de Queslain découvre la détresse des survivants de la petite bourgade de Kaminovo, bombardée par l'aviation française. À la fin du livre, c'est presque toute la population macédonienne de Mékrib qui est massacrée. La guerre est impitoyable. En ces lieux, l'« âme des Balkans » est à la fois une « âme » d'une cruauté absolue et une « âme » absolument martyrisée, suppliciée et torturée. Des convictions pacifistes, anti-bellicistes, pointent sourdement.

Existe-t-il des correspondances secrètes, des contrepoints subtils, entre les « âmes » des peuples ? Les récits de Roger Vercel, *Notre Père Trajan*, *Capitaine Conan* et *Léna*, le suggèrent. Il y aurait au moins des reflets asymétriques et dissymétriques, inversés. La supériorité affirmée des uns renvoie aux faiblesses cachées des autres, et réciproquement. Entre ces nations alliées incertaines et ces puissances ennemies vaincues, en Orient, en cette fin de la première guerre mondiale, les ressemblances et les analogies n'auraient pas été complètement celles que les propagandes respectives prétendaient qu'elles fussent. Les nationalismes opposent les âmes des peuples. La détresse de leurs populations, victimes impuissantes de la violence, les rapproche. Ces trois romans de guerre le laissent entendre.

Conclusion

Qu'en est-il de l'« âme » des Balkans en ces romans de Roger Vercel, *Notre Père Trajan*, *Capitaine Conan* et *Léna* ? En ces récits, inspirés par son expérience de la guerre en Orient, entre 1918 et 1919, l'auteur semble avoir été fasciné par la découverte des pays qu'il a traversés en quelques mois, la Grèce, la Macédoine, la Serbie, la Bulgarie, la Roumanie, la Bessarabie, l'Ukraine. *Notre Père Trajan* raconte l'histoire pathétique des amours entre une comtesse roumaine, Magdalina Coresi, et du lieutenant Garnier. *Capitaine Conan* se concentre plus sur l'histoire du lieutenant Conan et de son corps franc et sur celle, parallèle, du soldat Jean Erlane, accusé de désertion face à l'ennemi. *Léna* est le récit le plus tragique. Le roman relate les circonstances de la mort du lieutenant de Queslain, le 15 mai 1919, à Sofia, en Bulgarie, et les raisons qui l'auraient amené à se laisser tuer en un duel avec un officier serbe. Ces différentes intrigues sont en partie un

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)

prétexte pour évoquer dans le même temps ce qu'il en aurait été des différences de toutes natures en l'Orient et l'Occident à cette époque, au lendemain immédiat des armistices, en ces frontières du monde européen. Rien n'est semblable. Un autre souffle, une autre « âme », particulière, dissemblable, paraît caractériser ces pays éloignés. C'est ce qui se révèle de ce qui est dit, en chacun de ces romans, des itinéraires qui ont été suivis par l'armée d'Orient entre septembre 1918 et mai 1919. Les principales étapes de l'avancée des troupes françaises à Bucarest, à Sofia, à Odessa, à Bender, sont reconstituées. Les paysages qui en sont décrits, en hiver, puis au printemps, sont très différents. En ces régions situées aux extrémités de l'Europe, sur le front oriental de la guerre, les peuples sont singuliers, les milieux sociaux contrastés, les us et les coutumes populaires exotiques. Pourtant, quand on prête attention au détail de ce qui est raconté dans ces trois récits, les rapprochements auxquels on peut se livrer laissent penser que, dans le souvenir de Roger Vercel en aurait conservé tout au moins, les « âmes » des uns ne seraient que des reflets dissymétriques, inversés et antagonistes, des « âmes » des autres. Les qualités des unes seraient les défauts des autres, et inversement. Les arguments et les slogans de la propagande de la guerre sont subtilement renversés, qu'il s'agisse des nations alliées, des puissances adverses ou, encore, de la détresse des populations et des victimes de la violence. De cette mystérieuse « âme » qui paraît avoir animé ces peuples en ces pays des Balkans, en 1918-1919, Roger Vercel propose une perception très intuitive et personnelle. C'est seulement en 1950 qu'André Siegfried analysera dans son livre, *L'Âme des peuples* [9], les transformations de la civilisation européenne, occidentale, surtout. En ses romans, élaborés entre 1930 et 1936 à partir d'une expérience vécue en 1918-1919, Roger Vercel se contente d'en décrire certains aspects, en Roumanie et ailleurs, aux frontières d'une Europe encore en guerre à l'Est, dans les Balkans.

Bibliographie

Siegfried, André, *L'Âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950.
Vercel, Roger, *Capitaine Conan*, Paris, Albin Michel, 1934.
Vercel, Roger, *Notre Père Trajan*, Paris, Albin Michel, 1930.
Vercel, Roger, *Léna*, Paris, Albin Michel, 1936.

[9] Voir Siegfried André, *L'Âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950.

BDD-A8382 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 12:13:23 UTC)